

LES CARIENS OU LA MAUVAISE CONSCIENCE DU BARBARE*

ALAIN BRESSON

On sait que, dans son récit de la vie d'Agricola, Tacite montre comment les Bretons et les Gaulois avaient perdu leurs mœurs sauvages au contact des Romains¹. Il souligne qu'Agricola avait fait le choix délibéré d'encourager les enfants des notables bretons à adopter la culture romaine, soit la langue, l'habillement et tous les aspects du mode de vie des vainqueurs. Les jeunes Bretons avaient cru ainsi embrasser la civilisation. En réalité, ils avaient perdu leur *ferocia* initiale, leur valeur combative, ce qui désormais les rendait inaptes à défendre leur liberté². Cette analyse d'une lucidité presque cynique est une forme de critique de la romanisation, mais aussi de la civilisation tout court. Car Tacite montre de la sorte qu'à Rome aussi la vertu tendait à disparaître au profit d'une lâche soumission à un tyran comme Domitien. La passivité des Romains face à cet empereur exécrationnel avait révélé la servitude dans laquelle ils étaient tombés. La critique de la romanisation des barbares était donc aussi une critique de la civilisation en tant que telle. En renonçant à porter les armes et en abandonnant leurs traditions guerrières, les peuples perdent aussi toute aptitude à défendre leur liberté.

Tacite nous offre donc une sombre mais profonde méditation sur la notion même de «culture civilisée». Cependant, il ne fait aucun doute que sa vision de l'acculturation du barbare, qui était conçue comme un passage de la *ferocia* à la *suavitas* propre à la civilisation et qui constituait le point de départ de sa réflexion, était largement partagée par toute la pensée grecque et romaine. Loin de la Gaule et de la Bretagne, en Asie Mineure cette fois, d'autres barbares auraient suivi le même chemin. C'est du moins ce qu'affirme un curieux passage de Vitruve (II, 8, 12) relatif à la fontaine Salmakis, à

* Nos vifs remerciements vont aux participants du colloque de Cividale pour leurs remarques et suggestions, particulièrement à Paolo Desideri, Frank Kolb et Maurice Sartre.

¹ Tacite, *Agricola*, 21, cf. 11.

² Sur la perte de la *ferocia* et sa signification, cf. W. LIEBESCHÜTZ, *The Theme of Liberty in the Agricola of Tacitus*, "CQ", 16 (1966), pp. 126-139, part. p. 135; sur Agricola en général, voir les études rassemblées dans ANRW, II, 33.3 (1991); pour K. CLARKE, *An Island Nation: Re-Reading Tacitus' Agricola*, "JRS", 91 (2001), pp. 94-112, l'insularité et la position extrême de la Bretagne, à l'extrémité du monde connu, aurait constitué le cadre idéal pour situer l'action d'Agricola, tout en montrant les limites.

Halicarnasse, en Carie. Une tradition attribuait une sorte de pouvoir maléfique à son eau. Or, Vitruve donne un autre contenu à cette tradition: «Une fausse croyance veut que ceux qui boivent à cette fontaine deviennent la proie d'amours morbides. Pourquoi cependant cette croyance, faussement colportée, s'est-elle répandue dans le monde entier? Je ne serais pas fâché de l'expliquer. Que cette eau en effet rende, comme on le dit, alangui et impudique, est impossible, mais la propriété de cette fontaine est d'être claire et d'un goût exquis. Or, lorsque Mélas et Arevanias vinrent d'Argos et de Trozène fonder ensemble une colonie à cet endroit même, ils en chassèrent les barbares cariens et lélèges. Ceux-ci s'étant réfugiés dans les montagnes et s'étant réunis en bandes faisaient des incursions dans le pays et le dévastaient cruellement par leurs brigandages. Il advint qu'un colon, en quête de profit, installa près de cette fontaine, à cause de la qualité de son eau, une boutique bien approvisionnée, et que son commerce attira les barbares. C'est ainsi que, descendant individuellement et se mêlant aux personnes réunies là, ils se transformèrent, étant amenés, de leur propre gré, à perdre leurs mœurs dures et sauvages et à adopter les usages policés des Grecs. La croyance attachée à cette eau ne vient donc pas de son effet nocif et pervers en amour, mais de ce que des cœurs barbares ont été pacifiés par la douceur de la civilisation»³.

Vitruve faisait en quelque sorte le portrait d'une contrée barbare transformée en pays grec et civilisé. Il est bien exact que, à l'époque de Vitruve, la Carie était entrée dans l'univers commun de l'hellénisme⁴. Cependant, même

³ Trad. CUF (éd. 1997, avec comm. pp. 137-139): *in cornu autem summo dextro Veneris et Mercuri fanum ad ipsum Salmacidis fontem. Is autem falsa opinione putatur uenerio morbo implicare eos qui ex eo biberint. Sed haec opinio quare per orbem terrae falso rumore sit peruagata, non pigebit exponere. Non enim quod dicitur molles et impudicos ex ea aqua fieri, id potest esse, sed est eius fontis potestas perlucida saporeque egregius. Cum autem Melas et Arevanias ab Argis et Troezenae coloniam communem eo loci deduxerunt, barbaros Caras et Lelegas eiecerunt. Hi autem, ad montes fugati, inter se congregantes discurrebant et ibi latrocinia facientes crudeliter eos uastabant. Postea de colonis unus ad eum fontem propter bonitatem aquae quaestus causa tabernam omnibus copiis instruxit eamque exercendo eos barbaros allecibat. Ita singillatim decurrentes et ad coetus conuenientes e duro feroque more commutati in Graecorum consuetudinem et suauitatem sua uoluntate reducebantur. Ergo ea aqua non impudici morbi uitio, sed humanitatis dulcedine mollitis animis barbarorum eam famam est adepti.* Strabon (XIV, 2, 16) est sceptique devant les accusations se rapportant à l'eau de Salmakis (ce n'est pas l'air ou l'eau qui peut être cause d'une déviance, mais la richesse ou l'intempérance). La version de la légende refusée par Vitruve voulait que les hommes buvant de l'eau de Salmakis devinssent des homosexuels passifs. Ce sont les amours honteuses auxquelles fait allusion Vitruve. La version négative est en revanche reprise à son compte par Ovide, *Métamorphoses*, 4,287-289 et 15,319; cf. Martial X, 30, 11 pour une transposition sur les bords du lac Lucrin.

⁴ Sur les rapports entre les peuples du monde antique en général, il est toujours utile de revenir au volume *Modes de contacts et processus de transformation dans les sociétés anciennes. Forme di contatto e processi di trasformazione nelle società antiche*, Actes du colloque de Cortone, 24-30 mai 1981, Pise - Rome, 1983. Cependant, la situation spécifique de la Carie n'y est pas évoquée.

avec sa rationalisation de la légende relative à la fontaine Salmakis, le schéma de Vitruve n'est lui aussi qu'un mythe: tout simplement parce que les Cariens ne furent jamais les barbares qu'il décrit et que leur rapport à l'hellénisme fut beaucoup complexe que son récit ne le laisse supposer. La Carie a récemment fait l'objet de deux conférences, réunies l'une à Berlin, l'autre à Oxford (la seconde centrée sur la période hellénistique)⁵. Une série de communications ont traité de manière détaillée des diverses facettes de la civilisation matérielle, de la langue, de l'écriture, des cultes ou de la vie politique des populations habitant la Carie. Notre objet ici sera autre. Il s'agira, certes après d'autres, mais en prenant comme référence une région qui avait eu une personnalité culturelle marquée, de tenter de répondre à une interrogation fondamentale: pourquoi et comment l'identité ethnique carienne finit-elle par s'effacer? La réponse est moins simple qu'il n'y paraît et elle est même sans doute paradoxale. Définir une identité culturelle par des critères objectifs est une tâche impossible, comme l'a montré J. Hall⁶. L'identité est d'abord une définition de soi. Mais – et ce sera l'axe essentiel qu'on retiendra ici –, il s'agit d'une définition par opposition avec d'autres cultures, et c'est en ce sens que l'opposition avec les «barbares» était constitutive de l'identité grecque.

* * *

Aux yeux des Grecs de l'époque classique, les Cariens étaient certes des barbares, car leur langue nationale n'était pas le grec. Mais étaient-ils les «sauvages» qu'en faisait Vitruve? Il importe tout d'abord de définir l'espace géographique concerné. On prendra comme définition de base de la Carie qu'il s'agit de la région de l'Asie Mineure située au sud du Méandre, délimitée à l'est par la chaîne montagneuse formée par le Kadmos, la Salbakè et le Tarbèle. Cette définition n'est cependant pas sans équivoque. Elle correspond certainement à une définition géographique déjà ancienne, puisqu'on sait que, en 189/188, Rome donna aux Rhodiens la Carie jusqu'au Méandre⁷.

⁵ *Die Karer und die Anderen*, curante FR. RUMSCHEID, Berlin, 13-15 octobre 2005, actes à paraître; *Hellenistic Karia*, curantibus R. VAN BREMEN - J.-M. CARBON, Oxford, 29 juin-2 juillet 2006, actes à paraître.

⁶ J.M. HALL, *Ethnic Identity in Greek Antiquity*, Cambridge, 1997; ID., *Hellenicity. Between Ethnicity and Culture*, Chicago, 2002.

⁷ Polybe XXI, 24, 7-8 et XXII, 5, 2; Tite Live XXXVII, 55, 3-6 et 56, 6; Appien, Syr., 39, 44. Sur la question de la donation de la Carie et de la Lycie aux Rhodiens, voir A. BRESSON, *Rhodes, Cnide et les Lyciens au début du I^{er} siècle av. J.-C.*, "REA", 100 (1998), pp. 65-88, part. pp. 65-77. Sur la Carie rhodienne, cf. G. REGER, *The Relations between Rhodes and Caria from 246 to 167 B.C.*, in *Hellenistic Rhodes: Politics, Culture and Society*, curantibus V. GABRIELSEN - P. BILDE - TR. ENGBERG-PEDERSEN - L. HANNESTAD - J. ZAHLE, Aarhus, 1999, pp. 76-97. Une nouvelle inscription d'Aphrodisias, qui doit être publiée par A. Chaniotis dans le volume *Hellenistic Karia* (supra n. 5), montre que le contrôle rhodien sur la Carie s'étendait aussi sur la région d'Aphrodisias.

En outre, une inscription encore inédite de Xystis du début du III^e siècle montre que, dès cette époque aussi, on considérait que la Carie s'étendait jusqu'aux parages de l'Harpasos et du Méandre⁸. La province de Carie du Bas-Empire eut les frontières de cette Carie géographique. Mais la Carie archaïque, classique et hellénistique était-elle entièrement peuplée de Cariens? Pour faire court, à une époque ancienne les témoignages relatifs au peuple carien se concentrent dans la partie ouest et dans la partie méridionale. Avant l'époque impériale, on ne sait que peu de choses des populations situées dans la haute vallée du Méandre ou dans les parties montagneuses de l'est du pays⁹. À l'exception de la partie la plus occidentale autour de Mylasa, la Carie forme un paysage de collines et de montagnes. Au sud, sur le golfe Céramique, une haute falaise qui par endroits dépasse 1 000 mètres domine la mer¹⁰. En fait, la Carie était plus facilement pénétrable par le nord, depuis le grand axe naturel que constitue la vallée du Méandre et ses affluents de la rive gauche. Lydiens et Perses purent ainsi aisément se rendre maîtres de la Carie. Venus de la mer, au V^e siècle, les Athéniens ne réussirent jamais qu'à en contrôler brièvement les franges maritimes, sans jamais vraiment pénétrer dans l'intérieur des terres. Quand, en 430/429, leur stratège Méléandros voulut s'engager à l'intérieur des terres pour assurer la levée du tribut, qui rentrait mal, ses forces furent battues dans un engagement et lui-même fut tué¹¹.

Belliqueux et en rivalité les uns avec les autres, les Cariens étaient avant tout des agriculteurs recherchant les étroites terres de plaine et des bergers faisant paître leurs troupeaux sur les pentes des montagnes. Selon Aristophane (*Oiseaux*, 292-293), les Cariens «habitent sur des hauteurs, par souci de sécurité». De même, Xénophon (*Cyropédie*, VII, 4, 1) souligne qu'ils vivaient dans des places fortes. L'archéologie confirme cette vision des choses. En dehors de rares sites, comme Mylasa ou Caunos, qui prirent un caractère urbain, les Cariens vivaient en effet dans le cadre d'un système de villages ou bourgs fortifiés. Ces derniers étaient situés sur de hautes collines. Certains sites pourtant proches de la côte étaient même volontairement invisibles depuis la mer: voir sans être vu paraît à cet égard avoir été la règle d'or¹².

⁸ Cette inscription sera prochainement publiée.

⁹ Sur ces questions, les pages de L. et J. ROBERT, *La Carie*, II, Paris, 1954, pp. 17-22, sont toujours essentielles. Ils insistent sur le caractère mixte des populations de ces régions, «où dominaient les éléments phrygiens et pisidiens» (*ibid.* p. 17).

¹⁰ Sur ces régions, cf. P. DEBORD, *Présentation géographique*, in *Les hautes terres de Carie*, curantibus P. DEBORD - E. VARINLIOĞLU, Bordeaux, 2001, part. pp. 11-19.

¹¹ Thucydide II, 69.

¹² Pour ce type de sites cariens, cf. P. BRUN *et alii*, *Les sites*, in *Les hautes terres de Carie*, *op. cit.*, pp. 23-75, part. pp. 66-68.

Les surveys menés par W. Radt dans la péninsule d'Halicarnasse ont permis d'établir des plans de plusieurs de ces bourgs fortifiés¹³. L'un des plus caractéristiques est celui d'Alazeytin Kalesi, à une dizaine de kilomètres à l'est d'Halicarnasse. Situé au sommet d'une colline en forte pente à environ 300 m d'altitude, le site a été occupé au moins depuis environ 700 jusqu'au IV^e siècle a.C. Il s'est développé de manière continue, autour d'un noyau central, sans rupture notable même après une possible destruction par les Perses en 545 et sans qu'un plan orthogonal ait jamais été appliqué. La fortification extérieure a la forme d'un ovale. Il s'agit d'une courtine autonome renforcée par des tours, sauf dans la partie est où le mur extérieur des maisons se confond avec le mur de défense. La porte principale, au sud de la ville, était puissamment défendue. L'habitat est formé de maisons qui s'agglutinent les unes sur les autres dans le secteur est et d'une imposante citadelle centrale, probable résidence d'un dynaste local. Une agora, un bâtiment public et un sanctuaire en appareil très soigné ainsi qu'une vaste citerne constituaient les «équipements publics»¹⁴.

Ce type de localisation et de structures se retrouve sur d'autres sites spectaculaires, comme celui de Kodapa, récemment identifié¹⁵. Le site de Kodapa est double, avec un site d'époque archaïque et classique sur la hauteur, et un autre au pied de la colline, avec un changement de site caractéristique à l'époque hellénistique. Mais l'on ne doit pas considérer qu'une descente vers la mer à partir de la fin de l'époque classique et à l'époque hellénistique serait propre aux «barbares». Le phénomène peut être observé dans d'autres régions authentiquement grecques: ainsi à Ténos, dans les Cyclades, ou en Crète¹⁶. Toutefois, l'apparence du site de l'acropole de Kodapa, comme celle de nombre de sites de hauteur que l'on rencontre en Carie, peut donner l'impression que l'on a affaire à un type de construction propre aux «barbares». Dans le passé, on a souvent défini ce type de construction en pierre sèche de type polygonal irrégulier comme «mur lélége» (en voulant en outre différencier entre Cariens et Lélèges). Outre que la différenciation entre Cariens et Lélèges n'est qu'un mythe (même si ce mythe remonte à l'Antiquité), il faut remettre en cause l'idée qu'il aurait existé un type de construction typiquement «carien», i.e. «barbare» – donc implicitement inférieur –, par opposition à des techniques de construction

¹³ W. RADT, *Siedlungen und Bauten auf der Halbinsel von Halikarnassos*, Tübingen, 1970, pp. 17-74.

¹⁴ Sur ce site, on verra prochainement la nouvelle interprétation de K. Konuk et R. Descat, à paraître.

¹⁵ Sur Kodapa, cf. A. BRESSON - P. BRUN - R. DESCAT - K. KONUK, *Un décret honorifique des Kodapeis*, "REA", 107, 2005, pp. 69-81.

¹⁶ Pour Ténos, cf. R. ÉTIENNE, *Ténos*, II, BEFAR, Paris, 1990, pp. 15-24; pour la Crète, P. BRULÉ, *La piraterie crétoise hellénistique*, Besançon - Paris, 1977, pp. 148-156.

plus sophistiquées, donc grecques: ainsi, le type de construction de la péninsule d'Halicarnasse identifie un type de société, un peuple de pasteurs et d'agriculteurs, mais pas un *ethnos* spécifique (le supposé *ethnos* lélége)¹⁷. Il est donc évident qu'il existait en Carie une tradition de construction particulière, en particulier pour le type de plan des bâtiments ou pour l'urbanisme. Mais le type de bâti doit être analysé en fonction de la chronologie du site, du matériau (schiste, calcaire ou granit) et des moyens financiers disponibles pour une construction donnée. Pour ce qui est du moins de son type de fortification, on voit qu'un site carien comme celui de Tepecik, un bel ensemble fortifié à l'ouest de Mylasa, ne se distingue guère par son type d'appareil des murs (de fortification ou de terrasse) qu'on peut observer sur la partie insulaire de la ville de Triopion-Cnide¹⁸. Tepecik est un «site carien», Triopion un «site grec». Pourtant le type de construction est pratiquement identique. Donc, du moins dès la fin de l'archaïsme et le début de l'époque classique, le niveau technique des Cariens en matière de construction monumentale ne se distinguait guère de celui des Grecs. Il existait en Carie un style original, de même que chaque région du monde grec pouvait à la même époque développer des traditions propres, adaptées à son milieu et à son environnement. En outre, comme le montre aussi dès la fin de l'archaïsme le site d'Alazeytin, les Cariens ne restaient nullement fermés aux influences extérieures, puisqu'ils avaient recours au style éolique pour leurs chapiteaux.

Pour ce qui est de la céramique, comme il a été montré au Congrès de Berlin, les Cariens occidentaux (ceux de la région de Mylasa) avaient une production qui ne se distinguait pratiquement pas de celle des Milésiens. Pour l'équipement militaire, il faut bien sûr rappeler qu'Hérodote (I, 171) signale que les Cariens ont transmis trois inventions aux Grecs, le cimier, les parasèmes et les courroies des boucliers. Les Cariens étaient de redoutables guerriers, qui n'avaient rien à envier aux Grecs. En outre, les Cariens de la frange maritime ont très tôt disposé d'un monnayage (du moins pour ce qui est des cités de Carie occidentale), c'est-à-dire dès la fin du VI^e siècle et le V^e siècle. Certes, les Cariens ne furent pas les initiateurs du monnayage. Ce sont leurs voisins, les Ioniens d'Asie Mineure et les Lydiens, qui furent à l'origine des premiers monnayages d'électrum, autour de 600 a.C. Mais, dès les envi-

¹⁷ Sur Cariens et Lélèges, cf. R. DESCAT, *Les traditions grecques sur les Lélèges*, in *Origines Gentium*, curantibus V. FROMENTIN - S. GOTTELAND, Bordeaux, 2001, pp. 169-177; sur le type de construction, A.M. CARSTENS - P. FLENSTED-JENSEN, *Halikarnassos and the Lelegians*, in *The Salmakis Inscription and Hellenistic Halikarnassos*, curantibus S. ISAGER - P. PEDERSEN, pp. 109-123.

¹⁸ Le site de Tepecik fera l'objet d'une publication des missions de survey archéologique du centre Ausonius en Carie Occidentale. Sur Cnide et Triopion, voir A. BRESSON, *Cnide à l'époque classique: La cité et ses villes*, "REA", 101, 1999, pp. 83-114.

rons de 500 a.C., Mylasa disposa d'un monnayage d'electrum¹⁹. Dans les premières décennies du V^e siècle, une série de cités cariennes (toutes ne sont pas identifiées, loin s'en faut – on peut citer au moins Mylasa et Caunos) commencèrent à frapper un monnayage d'argent²⁰. Vers 400 a.C., Kéramos fait partie de la première série des cités (y compris grecques) qui eurent un monnayage de bronze (ici à légende carienne)²¹. On peut même ajouter un document tout récent (issu de la campagne 2006 du centre Ausonius en Carie): un poids étalon en plomb, pesant 455 g, de 5,5 cm de côté, provenant d'une acropole carienne située non loin de la côte, à environ une trentaine de kilomètres à l'ouest de Kéramos (et à l'ouest d'Ouranion et de Kodapa). Une face porte un dauphin. Le style paraît être d'époque classique. Il s'agit manifestement d'un poids d'une mine, ce qui atteste d'une standardisation des échanges marchands. Le dauphin suggère un rapprochement avec le type des monnaies de Kéramos et il se pourrait (mais on ne saurait être trop affirmatif) que l'on ait affaire à une légende en carien, dont il ne resterait que la dernière lettre, O. Malheureusement, la surface est partiellement effacée à gauche et empêche de vérifier l'hypothèse d'une lecture *KBO*, qui identifierait Kéramos. Quoi qu'il en soit, il est clair que la région a connu très tôt, soit dès le V^e siècle, un système d'échanges à la fois standardisés et monétarisés, qui n'avait rien à envier à celui des Grecs. Il n'existait donc pas de différence technologique cruciale à cet égard entre les Grecs et les Cariens: non évidemment que les Cariens aient été «supérieurs aux Grecs», mais plus simplement parce que leur développement s'opéra au contact permanent des Grecs et, grosso modo, au même pas.

On doit aussi souligner que les Cariens n'étaient pas confinés dans leur province. Dès le VII^e et le VI^e siècle, on les trouve en Égypte, où, au côté des Grecs et des Phéniciens, ils formaient des communautés nombreuses, bien attestées par Hérodote, qui les mentionne à diverses reprises (II, 61, 152, 154, 163 et III, 11). Mais ces communautés sont également connues grâce à la découverte de textes épigraphiques cariens, qui ont même joué un rôle décisif dans le déchiffrement de l'écriture carienne grâce aux travaux de John Ray²². Moins connue est la participation des Cariens au mouvement

¹⁹ Cf. K. KONUK, *SNG Turkey 1, The Mubarrem Kayban Collection*. Ausonius Numismatica Anatolica 1, Istanbul - Bordeaux, 2002, n° 925-928; ID., *Karun'dan Karia'ya, Mubarrem Kayban Koleksiyonundan Erken Anadolu Sikkeleri. From Kroisos to Karia, Early Anatolian Coins from the Mubarrem Kayban Collection*, Istanbul, 2003, p. 89, n° 66.

²⁰ Pour Caunos, cf. K. KONUK, *The Early Coinage of Kaunos*, in *Studies in Greek Numismatics in Memory of Martin Jessop Price*, curantibus R. ASHTON - S. HURTER, Londres, 1998, pp. 197-223, pl. 47-50. Pour Mylasa, cf. ID., *SNG Turkey 1*, n° 929-933 et *Karun'dan Karia'ya*, p. 90, n° 67.

²¹ K. KONUK, *Coin Evidence for the Carian Name of Keramos*, "Kadmos", 39 (2000), pp. 159-164.

²² FR. KAMMERZELL, *Studien zu Sprache und Geschichte der Karer in Ägypten*, Wiesbaden, 1993;

de colonisation du Pont-Euxin. On sait que les fondations milésiennes sont très nombreuses tout autour du Pont. Mais le toponyme *Karôn Limèn*, attesté par Arrien, *Périple pontique* 35 (cf. Mela II, 2; Anonyme, *Peripl.* 101 [75]) laisse penser à l'existence d'une fondation carienne sur la côte ouest du Pont, au sud de Callatis²³. Pline, *Histoire Naturelle*, VI, 20, signale aussi que les premiers occupants de Tanais, à l'embouchure du Don, auraient été des Cariens, bientôt remplacés par des Clazoméniens. Cette séquence est vraisemblable, même s'il est difficile de savoir à quel établissement Pline faisait allusion. Il n'est au fond pas étonnant que des Cariens aient suivi le même chemin que leurs voisins immédiats, les Ioniens de Milet et des cités voisines. Il ne serait pas non plus surprenant que leurs implantations aient été rapidement supplantées ou assimilées par les Grecs, plus nombreux et dominants dans la région.

Certes, il existait une différence essentielle: les Cariens n'étaient pas hellénophones. Héritiers des civilisations du Bronze anatolien, les Cariens parlaient une langue dite asianique, parente du hittite et surtout du louvite, et donc aussi proche parente de la langue de leurs voisins ciliciens, pamphyliens, lyciens et lydiens²⁴. Faute d'un corpus suffisant de textes, cette langue reste encore mal connue. On ne dispose en effet que d'un corpus limité de textes en carien, provenant soit d'Égypte (et datant de la fin de l'archaïsme), soit de Carie même (datant alors pour l'essentiel des V^e et IV^e siècles), avec quelques rares textes provenant d'autres régions. Cependant, des progrès très importants ont été faits ces dernières années grâce au véritable déchiffrement du système d'écriture carien, sur la base, tout particulièrement, des travaux de J. Ray, D. Schürr et I.-J. Adiego. Les Cariens développèrent très tôt, soit dès le VII^e siècle certainement, un système d'écriture qui leur était propre. Ce système partage certaines valeurs avec le grec, pour les sons /a/, /o/, /u/. Pour le reste, il s'agit d'un système indépendant, mais manifestement bien adapté à la langue carienne. On doit relever que, en parallèle avec les Cariens, les Lyciens aussi avaient leur propre système d'écriture. Voici

J.D. RAY, *Soldiers to Pharaoh: The Carians of Southwest Anatolia*, in *Civilizations of the Ancient Near East*, II, curante J.M. SASSON, New York, 1995, pp. 1185-1194; ID., *Aegypto-Carica*, "Kadmos", 37 (1998), pp. 125-136.

²³ Voir en détail RE, X.2 (1919), col. 1995, s. v.; pour une possible localisation, cf. *Barrington Atlas of the Greek and Roman World*, curante A.J.A. TALBERT, Princeton, 2000, f. 22.

²⁴ Sur l'état de déchiffrement du carien et sur la langue carienne, cf. I. ADIEGO, *Studia Carica. Investigaciones sobre la escritura y la lengua carias*, Barcelone, 1993; *La decifrazione del cario*, curantibus N.E. GIANOTTA et aliis, Rome, 1994; le volume 37 (1998) de la revue *Kadmos*, et en dernier lieu la contribution d'I.-J. ADIEGO, in I.-J. ADIEGO - P. DEBORD - E. VARINLIOĞLU, *La stèle caro-grecque d'Hylaryma*, "REA", 107, 2005, pp. 601-653, part. pp. 640-653. Le volume synthétique d'I.-J. ADIEGO, *The Carian Language*, Amsterdam, décembre 2006, ne nous a pas été accessible avant la fin de la rédaction de cette étude.

donc des barbares qui, à une date précoce, n'avaient rien à envier aux Grecs pour l'usage de l'écrit.

Cet alphabet était déjà largement utilisé par les communautés cariennes d'Égypte au VI^e siècle. Il disparaît en Égypte au début du V^e siècle et cette disparition pourrait être liée aux difficultés des communautés cariennes du pays avec le pouvoir perse à l'époque de la révolte de l'Ionie, puis des Guerres Médiques. En Carie même, l'alphabet épichorique est utilisé dans les légendes monétaires au V^e siècle et sur un certain nombre d'inscriptions des V^e et IV^e siècles, voire du début du III^e siècle a.C. (toutes cependant provenant de sites de Carie occidentale, jusqu'à Hyllarima, et Caunos, aucune ne provenant des profondeurs du pays et en tout cas de la région nord-est de la Carie géographique). Le peu que nous savons de la langue carienne suffit à nous laisser deviner quelques traits de leur culture, et en particulier de leur panthéon. L'inscription d'Hyllarima récemment publiée a révélé l'existence d'une prêtrise (commune?) d'Arma-Tarhunt. Arma était le dieu lune, Tarhunt le grand dieu de l'orage du panthéon louvite²⁵.

* * *

Les Cariens n'avaient donc nullement été les barbares incultes de Vitruve²⁶. Mais la disparition de l'ethno-culture carienne peut dès lors paraître d'autant plus surprenante. Pour essayer d'en déterminer les raisons, on doit tout d'abord cerner les phases du recul du carien, la langue étant un vecteur important (certains diront: décisif, mais la question est comme on le sait fort débattue) d'une identité culturelle. À quelle date doit-on faire remonter la concurrence du grec en Carie? Avec la présence de colonies grecques parmi les plus actives du monde hellénique (ioniennes plus que doriennes en fait, comme on a essayé de le montrer au congrès de Berlin²⁷) dans la proximité immédiate des cités cariennes, depuis le début du I^{er} millénaire (et même depuis le milieu du second si l'on remonte au delà des Ages sombres), le grec a toujours été présent en Carie²⁸. Les Cariens de la fin de l'archaïsme ne découvraient pas le grec, qui devait leur être une langue familière, même si sans doute la plus grande part d'entre eux ne le pratiquaient pas encore. Le bilin-

²⁵ Cf. ADIEGO *et alii*, *art. cit.* Sur la culture et les cultes louvites, cf. CR. MELCHERT, *The Luwians*, Boston - Leyde, 2003.

²⁶ Il s'agit naturellement de la vision des Grecs et des Romains sur leurs voisins, non de la réalité d'une sauvagerie des peuples périphériques; pour la Gaule, cf. CHR. GOUDINEAU, *Panorama: "les Gaulois n'étaient pas des barbares"*, dans ID., *Regard sur la Gaule*, Paris, 1998, pp. 35-52.

²⁷ Sur la présence ancienne du grec en Carie, A. BRESSON, *Karien und die dorische Kolonisation*, in *Die Karer und die Anderen*, *op. cit.*, à paraître.

²⁸ Sur le grec utilisé en Carie et en Lycie, cf. CL. BRUXHE, *Le grec en Carie et en Lycie au IV^e siècle: des situations contrastées*, in *La koiné grecque antique*, curante CL. BRUXHE, Nancy, 1993, pp. 59-82.

guisme caractérise donc la Carie de l'époque classique. L. Robert avait attiré l'attention sur un Carien d'Eurômos-Eurôpos, Mys, mentionné par Hérodote (VIII, 135), et qui était bilingue, grec-carien²⁹. Diodore (XI, 60, 4) souligne qu'au moment de l'expédition de Cimon en Carie vers 470, les cités grecques côtières se rangèrent sans difficulté à son côté, tandis que celles de l'intérieur, qui étaient bilingues (*diglôttôi*: entendre bien sûr qu'on y parlait grec et carien) et qui avaient une garnison perse ne se soumirent qu'après un siège. Pour justifier le massacre ou la réduction en esclavage de la population de Kedreai en 406 par les troupes de Lysandre, Xénophon précise que sa population était formée de *mixobarbaroi*³⁰. En réalité, même certaines cités officiellement grecques étaient pénétrées d'éléments cariens. C'était le cas d'Halicarnasse, comme le montrent les inscriptions de la cité de la fin du V^e ou du début du IV^e siècle³¹. Il en allait de même à Iasos, où une partie de la population parlait le carien³².

Mais les facteurs politiques eurent une influence décisive sur la situation linguistique. Dès la fin du VI^e siècle et au début du V^e siècle, la principale cité grecque installée en Carie, Halicarnasse, commença à exercer une influence majeure sur l'évolution de l'*ethnos* carien. Elle était le centre du pouvoir d'Artémise, l'héroïne d'Hérodote, lui-même originaire d'Halicarnasse, comme on le sait. Le leadership d'Halicarnasse reparait au IV^e siècle avec les Hécatomnides, les satrapes-tyrans de Mylasa³³. On sait en effet que Mausole fixa sa capitale à Halicarnasse. Or, depuis Hécatomnos, comme le montrent les légendes des monnaies de ce dynaste, la langue officielle des dynastes de Carie était le grec. Le passage au grec comme langue du pouvoir n'a pas été le fait d'envahisseurs étrangers. Il a été pleinement assumé par les dynastes cariens eux-mêmes. Parallèlement, malgré cette domination du grec, le carien apparaît pour la première fois en Carie même sur des inscriptions sur pierre. Le décret civique bilingue de Caunos, où le carien est en première position sur la stèle, est certes pour le moment un

²⁹ L. ROBERT, *Le Carien Mys et l'oracle du Ptôon (Hérodote, VIII, 135)*, in *Hellenica*, VIII, Paris, 1950, pp. 23-38, qui rappelle aussi (p. 38) la mention par Thucydide (VIII, 85) d'un Carien bilingue, et même trilingue puisque, envoyé de Tissapherne, il savait aussi le perse.

³⁰ Xénophon, *Helléniques*, II, 1, 15-16 (cf. A. BRESSON, *Grecs et Cariens dans la Chersonèse de Rhodes*, in *Origines Gentium*, curantibus V. FROMENTIN - S. GOTTELAND, Bordeaux, 2001, pp. 147-160, part. p. 152).

³¹ Cf. W. BLÜMEL, SGDI 5727 (*Halikarnassos*): *Eine Revision*, "Kadmos", 32 (1993), pp. 1-18.

³² Cf. G. PUGLIESE CARRATELLI, *Cari in Iasos*, "RAL", 40 (1986), pp. 149-151; R. GUSMANI, *Karische Beiträge*, "Kadmos", 27 (1988), pp. 139-149; F. BERTI - L. INNOCENTE, *Due nuovi graffiti in alfabeto cario di Iasos*, "Kadmos", 37 (1998), pp. 137-142.

³³ Cf. S. HORNBLOWER, *Mausolus*, Oxford, 1982, qui offre une synthèse globale sur la Carie pré-hécatomnide et sur les transformations que lui imposent les Hécatomnides, non sans résistance éventuellement.

*unicum*³⁴. Mais les textes sacrés d’Hyllarima montrent que le carien occupait cependant encore au IV^e siècle une place importante non seulement comme langue véhiculaire, mais aussi comme langue de l’administration des cultes cariens traditionnels³⁵. L’époque classique est donc marquée en Carie par une situation de bilinguisme assumé, même si, pour l’écriture affichée, le grec était dès le IV^e siècle numériquement majoritaire.

Mais la situation change rapidement avec la conquête d’Alexandre. En quelques décennies, on passe d’une situation de bilinguisme assumé à l’affirmation du grec comme langue dominante. À cet égard, l’inscription d’Hyllarima fournit un point d’ancrage intéressant: quelle que soit la chronologie relative des premiers éléments du texte (i.e. des parties en carien ont éventuellement pu être rédigées après des textes en grec), il reste assuré que, après 263/262 (au plus tard), la 49^e année de l’ère séleucide, il n’y eut plus de texte en carien à Hyllarima, cité qui fournit sans doute le texte en carien le plus tardif qui nous soit parvenu. On peut donc considérer que ce fut dans les premières décennies du III^e siècle, voire dès la fin du IV^e siècle, que l’écriture et la langue cariennes sortirent de l’usage officiel. Un fameux décret bilingue récemment publié prouve que le carien y avait eu à l’époque classique le statut de langue officielle³⁶. Pourtant, dans la correspondance du fameux Zénon de Caunos, au service du dicécète Apollonios dans les années 260 et 250 a.C., on ne trouve nulle trace de langue carienne, ni même aucune allusion à langue carienne, alors même que Zénon était resté en étroit contact avec sa famille et sa cité, Caunos³⁷. Zénon écrivait et pensait en grec. S’il avait appris une autre langue dans sa jeunesse, il n’y fait jamais référence. S’agit-il d’un phénomène lié au départ dans le monde colonial? Ou bien d’un trait révélant la disparition rapide du carien à Caunos? En tout état de cause, à Caunos, il ne semble pas qu’il demeure aucune inscription carienne au III^e siècle. De manière générale, dans l’ensemble de la Carie, on assiste à un basculement rapide et général en faveur du grec, même au plan de l’onomastique personnelle. Dès la première moitié du III^e siècle, l’essentiel du stock onomastique est grec. On observe seulement certaines spécificités régionales, comme la fréquence du nom Agréophôn à Caunos et dans la zone proche de

³⁴ Bilingue de Caunos: P. FREI - C. MAREK, *Die karisch-griechische Bilingue von Kaunos: eine zweisprachige Staatsurkunde des 4. Jhdts. v. Chr.*, “Kadmos”, 36 (1997), pp. 1-89, le volume 1998 de la revue *Kadmos* déjà cité, et maintenant CHR. MAREK, *Die Inschriften von Kaunos*, Munich, 2006, pp. 119-121, n° K1, qui rassemble la bibliographie complémentaire. Nous revenons prochainement sur cette inscription.

³⁵ Textes sacrés d’Hyllarima, cf. ADIEGO *et alii*, *art. cit.*

³⁶ Cf. W. BLÜMEL, *Karien, die Karer und ihre Nachbarn in Kleinasien*, “Kadmos”, 37 (1998), pp. 163-173, part. p. 173. Voir supra et n. 34 pour la bilingue de Caunos.

³⁷ CL. ORRIEUX, *Zénon de Caunos, parépidémos, et le destin grec*, Paris - Besançon, 1985.

cette ville³⁸. Il est vrai pourtant qu'un certain nombre de noms épichoriques se maintiennent encore longtemps après cette date et que ce tableau doit donc être nuancé. Si l'onomastique non seulement d'Halicarnasse mais aussi de Caunos devient très vite presque «purement grecque», les noms cariens résistent mieux à Mylasa, jusqu'à la fin de l'époque hellénistique, voire à l'époque impériale³⁹.

En dehors de quelques noms personnels, l'absence de témoignage épigraphique signifie-t-elle une disparition rapide, brutale, de la langue carienne? Il serait pourtant bien étonnant que tel ait été le cas quand on connaît parfois la capacité de résistance des langues indigènes. La disparition des inscriptions ne signifie pas la disparition d'une langue. Ainsi, en Gaule, on ne possède aucun témoignage épigraphique de la survie de la langue gauloise et l'épigraphie impériale est entièrement en langue latine. Pourtant, à travers les inscriptions latines, on voit que l'onomastique et les cultes indigènes se sont maintenus, ce qui est un fort indice en faveur du maintien de la langue celtique et de la culture gauloise⁴⁰.

C'est donc la question de la survie du carien comme langue dominée qu'il faut tenter d'évaluer. Strabon constitue à cet égard une source précieuse, bien que trop limitée. Dans son excursus sur les Cariens *barbarophônoi* d'Homère (cf. supra), le géographe s'oppose au grammairien du II^e siècle a.C. Apollodôros. Selon ce dernier, la langue carienne était très rude, *trachytatè*⁴¹. Or, selon Strabon, qui cite alors les *Karika* ou *Histoires cariennes* de l'historien (carien) Philippe de Théangéla, tel n'était pas le cas, puisque cette langue était mêlée de nombreux mots grecs⁴². Selon Strabon, la «rudesse» ou la «douceur» devait donc être jugée non pas à l'effet produit à l'oreille

³⁸ L. ROBERT, *Documents d'Asie Mineure*, "BCH", 108 (1984), pp. 457-532, part. p. 528, n. 176 (repris dans L. ROBERT, *Documents d'Asie Mineure*, Paris, 1987). Le fameux Zénon de Caunos, qui était l'intendant de la *dôrea* d'Apollônios au Fayoum, était lui-même fils d'un Agréophôn. Cf. maintenant l'index des *Inschriften von Kaunos*, pp. 375-381: Agréophôn est avec Dèmètrios et Mènodôros l'un des trois noms les plus fréquents de l'onomastique de Caunos. Mais la fréquence du nom Mènodôros à Caunos et en Carie pourrait bien être une référence hellénisée à Arma, le grand dieu Lune des Louvites.

³⁹ W. BLÜMEL, *Über die chronologische und geographische Verteilung einheimischer Personennamen in griechischen Inschriften aus Karien*, in *La decifrazione del Cario*, *op. cit.*, pp. 65-86, avec tableau synthétique p. 84.

⁴⁰ On verra par exemple en pays santon (Saintes), le maintien d'une forte onomastique celtique, cf. L. MAURIN, *Inscriptions latines d'Aquitaine, Santons*, Bordeaux, 1994, index onomastique, pp. 481-486.

⁴¹ Cf. M. JANSE, *Aspects of Bilingualism in the History of the Greek Language*, in *Bilingualism in Ancient Society: Language Contact and the Written Text*, curantibus J.N. ADAMS – M. JANSE – S. SWAIN, Oxford, 2002, pp. 332-390, p. 351 sur le carien.

⁴² Sur Philippe de Théangéla, cf. F. JACOBY, *FGrHist*, 741. La date de cet auteur reste incertaine: III^e siècle peut-être pour F. JACOBY, III^e, II^e ou même I^{er} siècle a.C. selon S. HORNBLOWER (*op. cit.*, pp. 88-89, n. 75).

d'un Grec, mais au nombre de mots grecs qui s'étaient introduits dans le vocabulaire. L'indication est précieuse car elle permet de préciser la situation de bilinguisme évoquée précédemment. Pour une autre langue «indigène» d'Asie Mineure, le phrygien, on a la chance de posséder à la fois un corpus de textes d'époque archaïque et un autre de la basse époque impériale⁴³. On peut y observer ce phénomène de pénétration du grec dans le lexique phrygien, qui conforte pleinement l'observation de Philippe de Théangéla⁴⁴. En outre, les propos de Philippe de Théangéla d'une part, ceux du grammairien Apollodore d'autre part, suggèrent que le carien était encore une langue parlée aux III^e et II^e siècles a.C. au moins. Quant à Strabon, qui avait suivi à Nysa les leçons du philosophe et grammairien Aristodème (cf. XIV, 1, 48), il devait connaître la situation linguistique réelle de la Carie. Cependant, lorsqu'il fait référence à la langue carienne, il ne fait pas état de sa propre expérience mais se contente de citer Philippe de Théangéla et Aristodème. En revanche, lorsqu'il distingue l'élément macédonien de Stratonice de l'élément carien (XIV, 2, 25) ou évoque la situation des cultes cariens (*ibid.*, 23 et 25), il montre indirectement qu'on avait encore clairement conscience à cette époque d'une spécificité carienne, malheureusement sans qu'il précise si la conscience de cette spécificité était encore ancrée dans l'usage de la langue indigène.

Pour le début de l'empire, on sait que les récits des évangélistes peuvent ponctuellement apporter un témoignage précieux du maintien des langues indigènes. C'est le cas en Asie Mineure avec la Lycaonie⁴⁵. Saint-Paul et ses compagnons s'adressaient à la masse, et non seulement aux élites, ce qui est beaucoup plus révélateur d'une situation linguistique réelle. Malheureusement, nous n'avons aucun témoignage de cette nature en Carie. À notre connaissance, le seul témoignage, bien tenu il est vrai, est celui de Pausanias (VIII, 10, 4), qui signale, au présent, que les Cariens de Mylasa ont un sanc-

⁴³ Pour le corpus paléo-phrygien, voir CL. BRIXHE - G. NEUMANN, *Corpus des inscriptions paléo-phrygiennes*, Paris, 1984, avec ses suppléments, *Corpus des inscriptions paléo-phrygiennes. Supplément I*, "Kadmos", 41 (2002), pp. 1-102 et *Corpus des inscriptions paléo-phrygiennes. Supplément II*, "Kadmos", 43 (2004), pp. 1-130; pour le néo-phrygien, ID., *Prolégomènes au corpus néo-phrygien*, "BSL", 94 (1999), pp. 285-316.

⁴⁴ CL. BRIXHE, *Interactions between Greek and Phrygian under the Roman Empire*, in *Bilingualism in Ancient Society: Language Contact and the Written Text*, curantibus J.N. ADAMS - M. JANSE - S. SWAIN, Oxford, 2002, pp. 247-266.

⁴⁵ *Actes des Apôtres*, 14, 11. Sur la situation linguistique générale de l'Asie Mineure sous l'empire, voir R. SCHMITT, *Sprachverhältnisse in den östlichen Provinzen des römischen Reiches*, ANRW, 29.2, 1983, pp. 554-586, part. pp. 565-570 sur l'Asie Mineure, qui, p. 569, n. 64, considère toutefois que l'indication *Lykaonisti* ne ferait pas nécessairement allusion à la langue indigène mais pourrait faire allusion au grec parlé localement. La question est laissée ouverte quand seule la première option peut être retenue.

tuaire de Zeus, «qu'ils appellent Osogoa dans la langue indigène (*phônè epichôria*)». Le témoignage de Pausanias est tardif. Il est bien possible qu'il ait copié une source ancienne. Cependant, comme Strabon, Pausanias était originaire d'Asie Mineure et il a certainement connu la Carie, ce qui peut éventuellement donner plus de crédibilité à son témoignage. Encore faudrait-il savoir dans quels milieux le carien était encore parlé et s'il ne constituait pas purement et simplement à cette époque une langue relique. En tout cas, à la différence de ce que l'on observe en Phrygie, il n'y a pas de témoignage d'un retour à la langue carienne dans les inscriptions de l'époque tardo-impériale, ce qui laisse supposer que, si le carien était encore parlé dans certaines zones isolées et dans des milieux populaires de la Carie tardo-hellénistique, le passage définitif au grec s'effectua au plus tard dans les deux derniers siècles de l'empire. En tout cas, avec le changement de langue, ce fut naturellement l'identité carienne qui finit de se transformer complètement.

Au delà de l'aspect linguistique, il faudrait aussi souligner que des facteurs politiques très importants ont joué, qui ont largement contribué à dissoudre l'identité carienne. Par comparaison avec la Lycie, la Carie n'a jamais constitué à l'époque hellénistique une confédération religieuse unifiée qui aurait pu éventuellement servir de base à un regroupement politique. À cet égard, le parallèle avec la Lycie est éloquent. Le *koinon* lycien, qui se reconstitua à la fin du III^e siècle a.C., sous Ptolémée IV, permit la constitution ultérieure d'un véritable État fédéral lycien après 167, avec la disparition de la domination établie par Rhodes en 188. Rien de tel en Carie. Trois facteurs de division jouent à plein: les rivalités entre les royaumes (au III^e siècle, la Carie est partagée entre la côte tenue par les Ptolémées, et l'intérieur tenu par les Séleucides); le poids de Rhodes, qui parvint même un temps, entre 188 et 166, à prendre le contrôle de la totalité du pays; non moins les rivalités entre Mylasa, la grande cité de l'ouest carien, et Stratonicee, la grande cité de l'est carien⁴⁶. En 166, les Cariens purent en tant que tels célébrer leur libération du joug rhodien: une inscription d'Amyzon l'évoque comme l'année «où les Cariens furent libérés»⁴⁷. Le nouveau *koinon* des Chrysaoriens, qui émergea au III^e siècle et qui aurait pu permettre de forger une nouvelle identité carienne, religieuse mais éventuellement aussi politique, vit son développement entravé par les facteurs évoqués précédemment⁴⁸.

⁴⁶ Sur la division politique prévalant en Carie à l'époque hellénistique, sur laquelle on ne peut revenir ici en détail, cf. A. BRESSON, *Les intérêts rhodiens en Carie à l'époque hellénistique jusqu'en 167 a.C.*, in *L'Orient méditerranéen de la mort d'Alexandre aux campagnes de Pompée. Cités et royaumes à l'époque hellénistique*, curante F. PROST, Rennes, 2003 (= "Pallas", 62 [2003]), pp. 169-192.

⁴⁷ J. et L. ROBERT, *Fouilles d'Amyzon en Carie, I, Exploration, Monnaies, histoire et inscriptions*, Paris, 1983, pp. 244-250.

⁴⁸ M.Ç. ŞAHİN, *A Hellenistic Decree of the Chrysaoric Confederation from Lagina*, "Epigraphica

Le facteur politique fut sans doute fondamental dans l'assimilation à l'hellénisme des Cariens, comme des Lyciens, des Ciliciens et des autres peuples de tradition louvite. Un élément fondamental dans la faiblesse de la résistance à l'hellénisme, malgré la personnalité affirmée de chacune des cultures indigènes d'Asie Mineure, fut l'absence d'unité politique des cultures asianiques. Il n'y eut jamais, en tout cas au premier millénaire, un État louvite, ou «loukka», englobant et transcendant les différentes cultures anatoliennes, État qui aurait pu jouer un rôle de bastion face à l'hellénisme, à l'instar de Rome qui unifiait la péninsule et transcendant les particularismes des peuples italiques put s'opposer victorieusement au monde grec. L'État lydien des Mermnades, qui a proprement parler n'était pas un État louvite, n'engloba la partie ouest de l'Asie Mineure (mais sans la plus grande partie des territoires de tradition louvite, de la Lycie à la Cilicie) que pour une très brève période et il fut balayé par l'empire perse dès 546. Paradoxalement, d'une part le fort particularisme de chacune des cultures de tradition louvite, particularisme qui les isolait les unes des autres, et d'autre part leur développement homogène à celui des Grecs (surtout en Carie et en Lycie) constituèrent en fait un facteur décisif en faveur de leur rapide assimilation. Chacun de ces *ethnè* n'était nullement un peuple barbare inculte et isolé. Mais comme ils ne pouvaient opposer au «réseau mondial» de l'hellénisme le dynamisme d'une culture commune, qui aurait atteint une masse critique suffisante pour lui permettre d'être autonome, leur développement même fut au contraire le meilleur gage de leur assimilation plus ou moins rapide.

Pourtant, une disparition aussi prompte des manifestations les plus visibles de la culture carienne traditionnelle ne laisse pas d'étonner. Elle pose aussi la question de l'identité, c'est-à-dire du regard des autres et du regard sur soi-même. Pour une part, la rapide évolution de la culture carienne s'explique par l'attrait de l'hellénisme, bien réel. Mais il faut aussi tenir compte du regard que portaient les Grecs sur leurs voisins cariens, de l'image d'eux-mêmes qu'en tant que culture dominante ils imposaient aux Cariens. Or, une série de témoignages montre sans ambiguïté qu'aux yeux des Grecs les Cariens n'étaient que des barbares. *L'Iliade* (II, 867) affirmait déjà que les Cariens étaient *barbarophônoi*. Certes, Strabon (XIV, 2, 28) pouvait considérer que, pour Homère, il s'agissait seulement d'affirmer que les Cariens parlaient mal le grec. Mais il est clair qu'il ne s'agit là au contraire que d'un anachronisme du géographe, projetant dans le temps lointain des héros de la guerre de Troie ce qui était la situation de son époque⁴⁹. En effet, les Cariens étaient

Anatolica", 35 (2003), pp. 1-7, apporte un intéressant témoignage sur l'importance religieuse, mais aussi politique, de la ligue des Chrysaoriens au II^e siècle a.C.

⁴⁹ G. SALMERI, *I greci e le lingue indigene d'Asia Minore: il caso del cario*, in *La decifrazione del ca-*

accusés de mal connaître le grec. Selon Strabon (XIV, 2, 28), la dérivation du mot *karizein*, «parler le grec à la manière défectueuse des Cariens», puis «mal imiter des coutumes grecques», fut le modèle de la dérivation parallèle du mot *barbarizein* (sens linguistique, puis extension aux coutumes grecques en général). Ce sont clairement des accusations de «barbarie» qui sous-tendent le mépris de Denys d'Halicarnasse à l'égard de la rhétorique asiatique, qu'il oppose à la pureté toute grecque de la rhétorique attique. Cette rhétorique corrompue est sortie de ses repaires d'Asie, qu'elle soit phrygienne, mysienne ou autre «poison Carien»⁵⁰. De la part de Denys, originaire d'Halicarnasse, il y a donc une volonté de marquer une coupure absolue avec l'environnement carien de sa cité d'origine et de revendiquer une véritable pureté grecque. C'est une revendication analogue qu'on retrouve déjà dans le poème gravé sur pierre à Halicarnasse et qui célèbre Aphrodite et la fontaine Salmakis: la fondation de la cité est présentée sous un jour purement grec⁵¹. La Carie est presque absente du poème. Cette volonté des Halicarnassiens de se couper de la «barbarie» ne manque pas de saveur quand on sait ce qu'avait été la part de l'élément carien au sein de la cité quelques siècles plus tôt. Mais, à l'époque hellénistique et à l'époque impériale, il s'agit bien d'une attitude collectivement assumée, puisque, dès le III^e siècle, les noms d'origine carienne disparaissent de l'onomastique de la cité. À l'époque hellénistique, il y avait donc encore de la part des Grecs une vraie attitude de rejet à l'égard des Cariens. Lorsque Polybe (XXX, 24) tourne en ridicule les habitants de la Pérée rhodienne qui au lendemain de leur libération de la domination rhodienne se comportent comme des esclaves libérés de leurs chaînes, on peut se demander s'il ne s'agit pas là de moquer des barbares qui ne savent pas se comporter avec dignité⁵². Si, lorsqu'ils commencèrent leur pénétration sur les plateaux de la Carie du Sud, les Rhodiens n'assimilèrent pas immédiatement les territoires cariens à leur propre territoire, c'est certainement parce qu'ils considéraient que ces barbares encore superficiellement hellénophones ne pouvaient entrer de plain-pied dans le corps civique rhodien⁵³. C'est là *a*

rio, op. cit., pp. 87-99, part. pp. 87-88 retient l'hypothèse de Strabon, mais qui n'est en fait qu'un argument controuvé contre ses prédécesseurs. Le propos de Strabon suppose que les Cariens des Ages sombres aient été majoritairement hellénophones, ce qui, compte tenu de ce que l'on peut savoir de la pratique ultérieure de la langue carienne à l'époque archaïque et classique, est une hypothèse plus qu'aventurée. L'hypothèse de Strabon est en revanche révélatrice de sa vision du passé carien. Sur ce passage, cf. aussi J.M. HALL, *Hellenicity, op. cit.*, pp. 111-112, qui rappelle aussi les diverses interprétations qui ont été données.

⁵⁰ Denys d'Halicarnasse, *Sur les anciens rhéteurs*, I, p. 4 l. 17 Teubner. Sur le passage, cf. E.H. GOMBRICH, *The Debate on Primitivism in Ancient Rhetoric*, "JWI", 29 (1966), pp. 24-38, part. pp. 26-27.

⁵¹ Pour cette inscription, voir les références infra, n. 63.

⁵² Sur cette libération, cf. déjà supra et n. 47.

⁵³ A. BRESSON, *Les intérêts rhodiens en Carie à l'époque hellénistique*, in *L'Orient méditerranéen de*

contrario un indice en faveur d'un maintien d'une spécificité carienne encore dans la deuxième moitié du III^e s. a.C.

Comment les Cariens purent-ils se forger une nouvelle place au sein de l'univers hellénique? On a vu la rapidité avec laquelle leur langue et les formes les plus caractéristiques de leur culture furent submergées par l'hellénisme. Or, on doit souligner avec W. Blümel que la disparition des inscriptions en langue carienne, c'est-à-dire d'un usage officiel, visible, affiché ne signifie nullement que la langue carienne se soit effacée aussi vite⁵⁴. Au contraire, les parallèles anthropologiques de situations similaires invitent à considérer que le carien dut devenir une «langue cachée», une langue réservée à l'usage interne, au cercle des familles ou des villages, jamais utilisée en public, et naturellement jamais inscrite. La langue carienne était la «marque de barbarie» qu'il fallait s'employer à faire oublier. Même s'il est vrai aussi que la grande majorité des toponymes traditionnels ne fut pas modifiée, le travestissement de certains toponymes indigènes en toponymes grecs témoigne d'une volonté de s'assimiler à l'hellénisme et de dissimuler ses origines barbares. C'est ainsi qu'Hyrômos devint Eurômos ou Eurôpos et que Syangèla/Souangèla devint Théangéla⁵⁵.

Cela ne signifie pas que toute conscience ou même toute revendication identitaire carienne ait disparu. C'est sans doute dans la vie des sanctuaires que le souvenir de l'identité carienne se maintint le mieux: ainsi, par la préservation des traditions et des rites dans les anciens sanctuaires de Zeus à Labraunda et Mylasa (Zeus Osogoa), d'Hécate à Lagina ou de Zeus et Héra à Panamara, de Zeus Chrysaoreus à Stratonicee⁵⁶. Le sentiment de spécificité carienne se retrouve encore explicitement à l'époque impériale, puisque le sanctuaire de Panamara souligne qu'il invite à ses fêtes les Rhodiens de l'île mais aussi «les Rhodiens de Carie qui sont nos voisins»⁵⁷. Mais le paradoxe est que la conscience carienne de l'époque hellénistique et impériale ne pouvait exister que dans l'hellénisme, c'est-à-dire non seulement en utili-

la mort d'Alexandre aux campagnes de Pompée, Rennes, 2003 (= "Pallas", 62 [2003]), pp. 169-192, part. pp. 173-174 (avec les témoignages relatifs à une présence authentiquement indigène en Carie intérieure aux III^e et II^e siècles a.C.).

⁵⁴ W. BLÜMEL, *Über die chronologische und geographische Verteilung*, art. cit., p. 86.

⁵⁵ Eurômos / Eurôpos est déjà la désignation qu'on trouve déjà chez Hérodote (cf. L. ROBERT, *Le Carien Mys*, art. cit.), mais les listes du tribut attique ont encore Hyromos. Euhippè, proche d'Alabanda, devait certainement son nom à cette dernière, à propos de laquelle Étienne de Byzance, s.v., signale que *ala* signifiait «cheval» et *banda* «victoire».

⁵⁶ Sur les cultes de Zeus de Labraunda et Mylasa et de Stratonicee d'autre part, cf. Strabon XIV, 2, 23 et 25. Sur les cultes de Zeus en Carie en général, cf. P. DEBORD, *Sur quelques Zeus cariens: religion et politique*, in *Studi Ellenistici*, curante B. VIRGILIO, 13 (2001), pp. 19-37.

⁵⁷ IK, 21-Stratonikeia, 22, l. 8-9, cf. déjà notre commentaire dans A. BRESSON - P. BRUN - E. VARRINGLIOLU, *Les inscriptions*, in *Les hautes terres de Carie*, op. cit., pp. 81-329, part. p. 216.

sant la langue grecque, mais aussi en acceptant la place qui lui était dévolue par la culture dominante. Il fallait ainsi produire une nouvelle «conscience carienne» qui fût acceptable pour l'hellénisme global, tâche d'autant plus difficile que ce dernier fondait sa propre identité sur le rejet du barbare. Il fallait donc d'abord conserver le souvenir de la grandeur de la Carie, qui s'exprima en particulier par la continuité de la référence à l'onomastique des Hécatomnides dans la Carie hellénistique et romaine. Par leurs succès exceptionnels, par le renom des artistes qu'ils avaient fait venir à leur cour, par la splendeur des monuments qu'il avaient fait construire, les Hécatomnides avaient intégré leur famille et leur pouvoir au sein de l'hellénisme éternel: après eux, nul n'aurait songé à considérer que le Mausolée était un monument barbare. Du reste, Strabon (XIV, 2, 16) ne manque pas d'en faire mention comme l'une des «Sept merveilles» du monde. Il fallait aussi affirmer la grandeur du passé. Comme dans les autres régions de l'Asie Mineure, on observe la production d'œuvres traitant de l'histoire du pays, comme les *Karika* de Philippe de Théangéla ou autres titres similaires. C'est le cas avec une série d'autres auteurs comme au I^{er} siècle a.C. Alexandre le Polyhistôr (originaire de Milet), à l'époque hellénistique ou impériale Léon d'Alabanda, à l'époque impériale peut-être Apollonios d'Aphrodisias⁵⁸. À cette liste doivent s'ajouter des auteurs dont l'existence est incertaine ou discutée, comme Alexandre le Chersonésien ou Théagénès⁵⁹. Il fallait enfin fondre la Carie dans l'hellénisme triomphant et pour cela avoir recours à un opérateur mythique: les généalogies et les récits des origines. C'est ainsi que l'origine crétoise des Cariens, affirmée par Hérodote (I, 171-172), pouvait servir de trait d'union et donner aux Cariens une place dans l'univers mythologique de la Grèce⁶⁰. On sait que, à la même époque, certains milieux juifs s'employaient à forger des liens mythologiques avec Sparte, ce qui était pour eux un brevet d'hellénisme⁶¹.

On doit revenir à la fontaine Salmakis, qui a été le point de départ de notre itinéraire. Dans le schéma vitruvien, on doit relever que ce n'est pas l'eau elle-même qui a des vertus miraculeuses: c'est par la vertu de l'échange que les barbares se civilisent. Le propos aurait pu être tenu par un Grec quelques siècles plus tôt. Mais il sied parfaitement à Vitruve. On sait comment dans les provinces danubiennes ou en Gaule, et plus généralement dans toutes les provinces du monde méditerranéen occidental, les commer-

⁵⁸ Cf. respectivement *FGrHist*, 273, 278, 740.

⁵⁹ *FGrHist* 739 et 741 F5. Sur Alexandre le Chersonésien, auteur moins fantomatique qu'on ne l'a cru, cf. A. BRESSON, *Grecs et Cariens dans la Chersonèse de Rhodes*, in *Origines Gentium*, curantibus V. FROMENTIN - S. GOTTELAND, Bordeaux, 2001, pp. 147-160, part. p. 150, n. 11.

⁶⁰ Voir sur ce point aussi le poème de Salmakis, *infra*, n. 63.

⁶¹ Cf. M. SARTRE, *D'Alexandre à Zénobie*, Paris, 2001, p. 344 et n. 23 et p. 386.

çants ont précédé les conquérants. César rencontre partout des marchands romains lors de sa conquête de la Gaule⁶². C'est ce schéma que Vitruve applique aux supposés barbares cariens. Le propos de Vitruve est donc paradoxal. D'un côté, il défend les Cariens de l'accusation visant le caractère dégradant de la fontaine Salmakis. Mais de l'autre, en faisant des Cariens des sauvages descendus de leurs collines pour commercer, qui de la sorte se seraient progressivement «adoucis» au contact des Grecs, il les réduit au rang de «vrais et authentiques» barbares, qui n'auraient eu aucune civilisation propre.

Les Cariens eux-mêmes adhéraient-ils à ce schéma? Cette vision non seulement caricaturale mais parfaitement fautive de leur passé leur convenait-elle? Ou bien leur était-elle indifférente parce qu'ils se considéraient alors comme des Grecs d'Asie, et non plus à proprement parler comme des Cariens? En tout cas, les citoyens d'Halicarnasse n'acceptaient pas l'idée que leur belle source aient pu avoir des propriétés menant à des comportements scandaleux. L'un des plus beaux documents épigraphiques publiés ces dernières années est la nouvelle inscription de Salmakis⁶³. L'inscription chante la gloire d'Aphrodite et de sa protégée, la cité d'Halicarnasse. Or, ses vers 15-22 constituent un vigoureux plaidoyer contre la version courante de la légende. Non seulement Hermaphrodite ne rendait pas les hommes efféminés, mais c'était lui qui avait créé les liens du mariage. Ce poème, gravé sur pierre dans la deuxième moitié du II^e s. a.C. (mais peut-être rédigé à une date antérieure) constitue une réponse aux propos malveillants sur Salmakis. Il nous montre une cité dont les élites participent aux jeux savants et érudits de l'hellénisme. Mais on était bien loin de ce qu'avait pu être la tradition carienne «indigène».

* * *

L'identité carienne était donc une identité ambiguë: la revendication de la gloire des Hécatomnides allait néanmoins de pair avec la négation de tout un passé authentiquement indigène, qu'on s'employait à faire disparaître pour donner une image présentable et acceptable au sein de l'hellénisme global. Une anecdote illustre bien l'image que des membres de l'élite carienne pouvaient avoir d'eux-mêmes. Lors de la catastrophique incursion de l'armée parthe en 39 a.C., l'homme politique mylasien Hybréas, qui exerçait

⁶² CHR. GOUDINEAU, *César et la Guerre des Gaules*, in *Regard sur la Gaule*, op. cit., pp. 141-164, part. p. 153.

⁶³ Elle a été éditée S. ISAGER, *The Pride of Halikarnassos*, "ZPE", 123 (1998), pp. 1-23, et reprise dans le volume *The Salmakis Inscription and Hellenistic Halikarnassos*, curantibus S. ISAGER - P. PEDERSEN, Odense, 2004. Cf. R. GAGNÉ, *What is the Pride of Halicarnassus?*, "ClAnt", 25 (2006), pp. 1-33, part. pp. 19-25 sur les aspects «pseudo-indigènes» du poème et sur l'arrière-plan de rejet du barbare.

alors un pouvoir de fait dans la ville, refusa absolument que sa cité fît sa soumission (elle dut en souffrir les terribles conséquences des mains de l'envahisseur). Or, le général romain Labienus, qui était à la tête de l'armée d'invasion, se proclamait «généralissime des Parthes» (*Parthikos autokratôr*). Par provocation, Hybréas lui fit savoir qu'il pourrait quant à lui se proclamer «généralissime des Cariens» (*Karikos autokratôr*)⁶⁴. L'affirmation d'une conscience carienne était bien toujours présente. Mais, en même temps, Hybréas lui-même assumait par ces propos ce qu'il y aurait eu de dérisoire à se proclamer «généralissime des Cariens». L'onomastique témoigne encore à l'époque impériale de la fierté du passé carien: on affectionnait les noms comme Hékatomnôs, Mausôlos, Artemisia. Mais il s'agit-là d'une identité reconstruite, plutôt que d'une véritable forme de continuité avec l'ancienne onomastique épichorique. La Carie n'était plus alors qu'un morceau de l'Orient hellénisé. Sur les ruines d'une conscience ethnique, fondée sur le sentiment d'appartenir à une culture spécifique par sa langue et ses cultes, on assiste à l'émergence d'une conscience régionale au sein de l'hellénisme et de l'empire de Rome. Au passage, c'est le souvenir d'un passé authentiquement carien qui avait disparu.

⁶⁴ Strabon XIV, 2, 24. Sur Hybréas et sur cet épisode, cf. F. DELRIEUX - M.-CL. FERRIÈS, *Euthydème, Hybréas et Mylasa: une cité grecque de Caire dans les conflits romains de la fin du I^{er} siècle a.C.*, "REA", 106 (2004), pp. 49-71, part. pp. 68-69.